



Mme H. EDMOND (PH. NODEL)

UN MESSAGE SUR LE RÉPONDEUR DU TÉLÉPHONE. UNE VOIX SORTIE DE LA NUIT DES TEMPS. UNE VOIX DE FEMME, SERRÉE PAR L'ÉMOTION.

Etes-vous Monsieur NODEL ? De la famille NODEL que j'ai hébergée dans ma maison de Vaulx-en-Velin au début de l'année 1944 jusqu'à la Libération ?

Suit un nom : Madame Henri EDMOND et un numéro de téléphone.

Le temps réel se fige. C'est le choc. Cinquante ans après ! Le destin chamboule la mémoire ; la mémoire d'un garçon de cinq ans, où demeure vivace la chaude affection que dispensent un père et une mère à un enfant unique.

— La guerre. La drôle de guerre. Le départ de son père pour la faire.

Son retour dans l'appartement parisien où l'on demeure jusqu'en 1942.

Se détachent des images précises de cette époque. La porte cochère de l'immeuble voisin où, avant d'aborder la rue, la mère épingle une étoile jaune sur la poitrine de l'enfant.

Le manège du père sondant à coups de poing les murs de l'appartement et découvrant en creux un placard masqué par du papier peint, qu'il découpe à la pointe d'un couteau. Cachette-refuge qu'il occupera en cas de rafle et que le lit poussé tout contre, devait dissimuler.

Passage de la ligne de démarcation. Arrivée à Lyon, où, dans un appartement de trois pièces, on vit à dix dans la complicité silencieuse, et le soutien des voisins.

Le père en bleu de chauffe, partant pour la pêche, dont le produit, non seulement nourrit la famille,

mais lui assure aussi une source de revenus.

Séparation. Le danger presse, la famille éclate. Les enfants sont placés dans une ferme dans la Drôme. Les rires et les jeux partagés avec les petits paysans du même âge.

La messe où, au moment du chapelet on se récite le Chema Israël.

Le retour enfin. Le père à bicyclette récupère l'enfant.

Les adultes ne sont plus là pour relier ces fragments de mémoire.

Cet appel du dehors, ce signe si fort parce qu'inattendu, va-t-il pallier les manques, reconstituer et compléter le souvenir ?

Pourquoi si longtemps après ?

Israël NODEL a retrouvé Madame EDMOND et son fils, Marcel Henri, à Lyon. C'est à ce jour une dame âgée de quatre-vingt-quatre ans.

Elle ne voulait pas mourir sans savoir ce qu'est devenue la famille qu'elle avait secourue, simplement, parce que leur vie était en danger.

Israël NODEL est photographe de son état. C'est à ce titre qu'on le voit à l'occasion à Metz. Sa silhouette fait partie de notre paysage.

Il vient d'engager des démarches en vue de l'obtention de la Médaille des Justes pour cette courageuse famille française et, à cet effet, il a demandé à Henri EDMOND un mémoire que nous vous livrons.

Claire SCHWARTZBERG

Je, soussigné Marcel-Henri EDMOND, né le 1er mai 1927 à Lyon (2ème), habitant actuellement 1, rue Charles Auray, 93500 PANTIN, certifie les faits suivants :

Presque cinquante ans sont passés depuis. Les dates ne sont plus précises. Mais les événements sont aussi présents hier qu'aujourd'hui.

Lyon a vécu des heures pénibles qui devinrent terribles avec la répression des Juifs. Surtout fin 1943 / début 1944. La Milice se joignait à la Gestapo. A la police française aussi.

Ma rencontre avec la famille NODEL et ITZIKOVITZ n'a rien d'héroïque. Monsieur Henri NODEL avait pris l'habitude, pour améliorer l'ordinaire, de pêcher dans le canal de Jonage, à Cusset, dans la banlieue de Lyon-Villeurbanne. Ce canal, déviation du Rhône, alimente un barrage dont le gardien était de nos amis et habitait une maison de fonction dans la partie basse de l'ouvrage. Là où Monsieur NODEL s'installait. Au début de 1944 la crainte d'arrestation était permanente plus les jours passaient. Fut-il prévenu de l'imminence de celle-ci ? Il s'en ouvrit à son ami qu'était devenue la gardienne du barrage Madame Rosalie GENEVAY. Etant donné l'accélération des risques, elle lui conseilla de nous demander l'hospitalité dans une maison que nous possédions au bord de la rivière de la Roze, parallèle au canal de Jonage. Monsieur NODEL vient donc nous voir -nous habitions à l'époque 59, rue Magenta à Villeurbanne- se recommandant de Madame GENEVAY.

Sans discussions, nous lui remettons les clefs. Je lui précisais que nous comprenions les difficultés de sa famille, puisque juive... ce qu'il avait tenté de ne point "préciser". Que l'urgence était de préserver les siens.

Il repartit. Arrivé là où il se cachait tant bien que mal, il n'eut que le temps de faire les valises. Une heure après, la Gestapo était sur les lieux.

Si Monsieur NODEL avait gardé son nom à consonance presque "normale" aux yeux d'un éventuel contrôle, son beau-frère ITZIKOVITZ avait transformé le sien en BERBIER, moins repérable.

Nous étions convenus que l'occupation de notre maison était gracieuse, qu'il ne pouvait être question d'argent entre nous. Cependant, pour éviter le repérage de l'occupation de la maison, nous avions engagé nos amis à faire leur cuisine la nuit -la fumée de la cheminée étant plus discrète-. Pour le ravitaillement, plusieurs fois par semaine, à bicyclette, j'apportais l'alimentation entre deux



(Photo NODEL)

cours -j'étais étudiant à l'époque-.

Chaque fin de semaine nous venions, ma mère et moi, passer un ou deux jours auprès d'eux, profitant de notre présence pour faire le ménage, la lessive, le jardin, pour qu'ils aient sous la main des légumes et des fruits.

Ceci dura jusqu'à la Libération.

Mais je crois honnête de dire que nous n'avions pas conscience du danger. Nous nous comportions comme des gens normaux devant le malheur d'autrui.

Il s'agissait plus d'une œuvre charitable que d'un acte de bravoure.

Peut-être risquions-nous les pires ennuis en cas de découverte ou de dénonciation. Par bonheur, il n'en fut rien.

Depuis, avec le recul, avec la publication des chroniques de l'Occupation, nous nous rendons compte de la réalité d'une situation épouvantable. Et de ses conséquences. Mais je crois que, comme beaucoup de braves gens dans l'anonymat de la vie de tous les jours, nous avons sans doute fait ce que seul notre cœur nous dictait.

L'essentiel est qu'ici des vies humaines furent épargnées. Ce sera là notre plus belle récompense, à ma mère et moi-même.

Nous avons rédigé ce mémoire sincère et véritable avec les souvenirs de cinquante ans en arrière....pourtant précis avec exactitude.

Pour valoir ce que pourra.
Fait à Pantin, le 18 juin 1993.